

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LITTE RATURE CANADIENNE.



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

FEUILLETON CANADIEN.

(Inédit.)

EMILE DUBRUN,

ou
 CONSÉQUENCES FATALES
 DE
 L'IVROGNERIE.

CHAPITRE II.

(La scène se passe à Montréal.)

CINQ ANS PLUS TARD.

(Suite.)

Je pris la chandelle et m'approchai du lit. J'eus mille peines à reconnaître dans ce mourant aux yeux caves et cernés, aux traits appâlis, mon ami d'enfance, Emile Dubrun. La lueur tremblante de la chandelle en se reflétant sur son pâle visage le tira du sommeil dans lequel s'asseyait son âme pour le sommeil éternel. Un triste sourire erra sur sa lèvre lorsqu'il m'aperçût. J'essayai de lui parler mais la voix me manqua. Quelques mauvais plaisants pourraient trouver étrange

que les maux d'un autre m'affectent jusqu'à m'ôter l'usage de la parole. Je me contenterai de leur répondre comme *Publius Syrius*: *L'homme sensible aux malheurs de son semblable se rappelle l'instabilité de sa propre condition.* Un instant de réflexion les convaincra de la vérité de cette sentence.

Je voyais étendu, là, devant moi, le seul homme qui avait compris mon jeune cœur de quinze ans. Que de souvenirs venoient m'importuner à cette heure solennelle!.....

—Que Dieu vous bénisse, monsieur, dit le faiblement mourant, pressant ma main dans la sienne. J'avais la profonde conviction que vous ne m'abandonneriez point à ma dernière heure; car vous avez toujours été bon pour moi.—Ah! si j'avais suivi le conseil que vous m'avez donné quand nous nous rencontrâmes le lendemain de mon mariage je ne serais probablement pas dans l'état que vous me voyez. Je sens que la pâle mort menace de retrancher le file de mon existence à chaque instant de sa faux impitoyable et j'o désire vous faire le récit de mes malheurs; il vous est dû.

RÉCIT D'ÉMILE DUBRUN.

Il laissa échapper ma main de la sienne et se composant un peu, il commença d'une voix qui sonnait à mes oreilles comme les glas funèbres entendus pendant la nuit, le récit suivant :

Vous connaissez déjà que je me mariaï et devint propriétaire de la "*Boule d'or*." Les choses allèrent on ne peut mieux pendant un certain temps ; mais, comme vous me l'aviez prédit, l'habitude de boire à l'excès me gagna. Ma nature changea tellement, qu'au bout de quelques mois loin d'éprouver de la répugnance à boire avec mes visiteurs, j'éprouvais plutôt une satisfaction maïadive à la perspective d'être invité à boire avec eux. Bien des jours on me trouva complètement ivre avant l'heure du dîner, demeurant le reste du jour dans un état voisin de l'idiotisme.

Bientôt les difficultés commencèrent à me lasser ; les dettes s'accamulèrent ; mon crédit s'en allait, et pour couronner mes infortunes ma femme et moi étions presque continuellement en querelle. Au lieu d'user l'influence qu'elle possédait encore sur moi, pour m'empêcher de boire, elle commença à boire aussi.

Souvent nous nous disputions pour des riens qui auraient été méprisés par des gens sobres. Toujours à la suite de ces querelles je quittais la maison pour oublier au milieu de mes compagnons, mes ennuis de tous les instants. Enfin je devins un joueur invétère, perdant souvent beaucoup plus d'argent dans une nuit que je n'en avais gagné dans une semaine à la "*Boule d'or*."

Cet état de chose ne pouvait durer longtemps. Je ne m'arrêterai pas aux détails des nombreux embarras dans lesquels je me suis plongé, je vais seulement vous raconter comment la crise se déclara. Il y a un an, un billet pour une forte somme devint échu, en examinant mes affaires je m'aperçus que non-seulement il

m'était impossible de faire honneur à ma signature, mais que d'autres le suivaient de près. Je me voyais dans la nécessité d'emprunter de mes amis ; chose impossible, vu l'état de mon crédit. Comme dernière ressource je résolus de m'adresser à mon beau-père M****. Jugez de mon étonnement lorsqu'il me dit pour toute consolation, qu'ayant hérité de toute sa fortune, à part d'une petite somme qu'il donnait à son frère pour prendre soin de ses vieux jours, il ne pouvait me prêter aucune assistance. Terminant il me conseilla de porter plus d'attention à mes affaires une autre fois. L'heure de l'échéance du billet arrivait ; je ne savais que faire. Repoussé de toutes parts, je m'en retournais chez moi désespéré du peu de succès que qu'avait obtenu toutes mes démarches ou efforts pour emprunter d'un ami ; lorsque je rencontrai un de mes compagnons de la table du jeu qui m'invita d'aller boire avec lui. Je le suivis. Bientôt non content de boire je me mis à jouer le peu d'argent qui me restait. Je jouai toute la nuit et le jour suivant gagnant et perdant alternativement. Le jour suivant, je m'en retournais chez moi pour être témoin d'un état de choses qui jetèrent l'épouvante dans mon cœur en me glaçant d'effroi. Mes effets étaient sous saisie ; la "*Boule d'or*" était remplie plus qu'à l'ordinaire ; un corps de juré tenait enquête..... O mon Dieu ! ce que j'ai souffert de tortures dans ce moment !... L'enquête se tenait sur le corps de ma femme. Qui, mon ami (permettez-moi de vous appeler par ce doux nom,) ma Genevièvre avec laquelle j'avais espéré vivre si heureux, était là, étendue devant moi, morte, morte, dans un état d'ivresse !.....

A. S. O****.

(La suite au prochain numéro.)

Littérature Canadienne.

ESQUISSE

DE

MŒURS.

I.

A UNE lieue de Québec, sur les bords de la Petite Rivière St. Charles, il y avait une jolie petite maison de campagne, isolée sur un coteau, assise au milieu de quelques groupes d'arbrisseaux presque dépouillés de leurs feuilles.

C'était une soirée poétique ! La lune brillait au ciel comme un beau disque d'argent, sur une nappe d'azur parsemée d'or, et venait éclipser la pâle lumière d'une bougie qui vacillait sur un antique clavecin, placé dans la pièce principale de cette modeste habitation. Une jeune fille mariait habilement sa voix douce aux accords harmonieux de l'instrument, sans s'occuper d'une vieille femme qui se balançait nonchalamment dans une large bergère au fonds de l'appartement.

— N'entends-tu rien, Julia, demanda tout-à-coup Mlle. Ledru, en interrompant la jeune fille au plus passionnée de son chant ?

— Non, rien du tout.

Et la jeune fille continua.

Mlle. Ledru, prêta l'oreille du côté de la fenêtre.

— Écoute, Julia, écoute donc, dit-elle en l'interrompant une seconde fois.

La jeune fille cessa ; Mlle. Ledru se leva et de sa fenêtre, elle aperçut une grande ombre qui s'agitait dans les branches, Mlle. Ledru était superstitieuse : elle frissonna.

— Julia, dit-elle, as-tu rêvé aux morts cette nuit ?

— Non ; mais comme vous êtes pâles !..

— C'est que.. Mlle. Ledru eut honte de sa faiblesse, oh ! ce n'est rien ajouta-t-elle en maîtrisant son imagination ; c'est un souvenir qui a passé dans mon esprit.

Cette réponse eut son effet ; Julia y crut ; mais Mlle. Ledru n'oublia pas son ombre.

Vous n'avez pas connu Mlle. Ledru ? c'était une femme comme je n'en vois pas aujourd'hui. Vrai masque de théâtre ! En la voyant vous pouviez rire à perdre haleine ; elle valait pour le moins un de ces personnages ridicules qui jouent le premier rôle dans les caricatures. Imaginez-vous une tête longue et pointue, couverte de cheveux rougeâtres, dont les ondes épaisses après avoir passé sur un front plat et luisant venaient flotter sur des joues creuses et ridées ; deux yeux gris et perçants dont l'un allait à droite et l'autre à gauche, une bouche mal fendue et toujours entrouverte de manière à laisser voir une mâchoire privée de ses dents ; un nez pointu et fait en lucarne, une moustache assez fournie pour faire honte à celle de plusieurs de nos petits maîtres, une taille comme celle d'un pin sec et sans branches qui ne pli jamais sans casser..... n'est-ce pas qu'avec ces avantages, Mlle. Ledru pouvait se vanter d'être d'une nature rare !.....

Mlle. Ledru joignait à tout cela une langue de harpie et la malice d'une furie. Elle vivait avec un certain M. Michelon, à qui elle pouvait servir de servante, de ménagère et de gouvernante.

Je vais vous introduire M. Michelon.

C'était un homme de quarante ans pour le moins ; célibataire entêté, aussi gros que long, bouffi de brandy, d'un appétit égal à sa gourmandise désordonnée, d'une avarice sordide toutes les fois qu'ils ne s'agissait pas de sa passion favorite. Ses habits, son mobilier étaient les mêmes depuis vingt ans. Après tout que lui importait de songer à cela ?.....

M. Michelon vivait loin de toute société ; il n'avait d'autre occupation, d'autre plaisir que de feuilleter de vieux volumes poudreux qu'il avait déjà lus vingt fois.

On a eu occasion de rencontrer de ces hommes toujours sombres, d'une humeur rebutante, qui ne vient jamais, repoussent la société d'un ami, ne s'occupent de personne, vivent comme s'ils étaient seuls dans le monde ; tel était M. Michelon, un vrai modèle en fait d'égoïsme.

Parmi le petit nombre de ceux qui se vouent au célibat, les uns sont forcés de céder à un caprice de la fortune ; c'est une

triste nécessité ! les autres, qui n'ont pas à se plaindre du même inconvenient le font volontairement par préjugés, souvent même par haine pour tout ce qui tient du sexe : c'est une triste folie !

Vous n'avez jamais vu rien de plus insupportable qu'un célibataire de cette dernière espèce ! Je n'ai pas connu M. Michelon ; mais le portrait qu'on m'en a fait ressemble bien à l'original que j'ai rencontré une fois. C'était un célibataire de première force, un homme de trente ans tout au plus. Il vivait dans une misérable cellule, éloigné de toute communication. Jamais le sourire n'avait effleuré ses lèvres de glace ; toujours morne et pensif, toujours indifférent. Dans les rues vous le voyiez marcher la tête basse, ne prenant garde à rien, ne regardant, ne saluant personne ; et lorsqu'une inévitable nécessité le poussait dans une compagnie, il s'y comportait comme n'y étant pas. Si vouliez rire, vous n'avez qu'à le placer auprès des dames ; autant est valu présenter de l'eau à un hydrophobe. Il n'avait pas de posture fixe, toujours en mouvement ; on eût dit un homme assis sur des épines. Il ne disait jamais rien, ou tout au plus un oui ou un non bien court.

M. Michelon n'était pourtant pas encore rendu à ses excès ; il s'accordait encore passablement avec Mlle. Ledru, sauf les querelles ordinaires du ménage.

On conçoit qu'avec un couple de cette espèce une jeune fille comme Julia ne devait pas être trop à l'aise. C'était une belle enfant que Julia. Ce n'était pas une de ces beautés rares que l'on ne rencontre presque jamais dans le monde, une de ces beautés fictives que le romancier se plaît à embellir. Elle était belle, mais belle sans art ; belle, comme peut-être une jeune fille élevée à la campagne, loin du monde, et sans prétention. Elle devait tout à la nature ; ses beaux yeux bleus, ses joues d'un rose tendre, ses longs cheveux blonds et bouclés, sa taille élégante. L'ensemble de sa figure décelait le type véritable d'une douce mélancolie, conséquence nécessaire de l'éloignement du monde dans lequel on l'obligeait de vivre.

Julia était comme toute autre jeune fille de son âge ; elle eut voulu profiter de la vigueur et des charmes de ses quinze ans et s'en prévaloir dans le monde. Elle

commençait à sentir l'aiguillon de ces douces passions de la jeunesse, elle eut aimé à en savourer les pures délices. Un cœur tendre et sensible n'aime-t-il pas toujours à partager ses inclinations, ses soupirs avec un autre ?..... Éloignée du monde, elle se le figurait comme un mélange de bonheur et de jouissances, sans penser du tout à ses peines, à ses inquiétudes ; elle eut désiré y briller comme le grand nombre de jeunes filles qu'elle voyait toujours heureuses, toujours gaies du fonds de sa solitude.

Mais M. Michelon, bien secondé par Mlle. Ledru, ne raisonnait pas sur le même ton. Ému de son monde lui-même, il voulait inspirer le même dégoût à la jeune fille. Il avait encore une meilleure raison. En éloignant la jeune fille de la société, il était bien possible qu'elle en perdît tôt ou tard le souvenir et qu'elle y renouât pour le cloître. Alors son but était rempli ; comme tuteur et seul parent de la jeune fille, il était presque certain d'hériter de ses biens. Pour parvenir plus facilement à son but, il l'entretenait dans la ferme persuasion qu'elle n'avait rien et qu'il l'élevait par charité.

Cependant, malgré la vigilance et la minutieuse attention qui la surveillaient, Julia n'avait pas été sans remarquer par sa fenêtre un beau jeune homme qui, depuis quelques jours, repassait toujours à la même heure et lui lançait des regards beaucoup moins qu'indifférents. Une fois ce jeune homme s'était approché tout près de sa fenêtre à travers les branches et lui avait accordé un sourire passionné. Julia avait rougi. Plus tard le jeune homme avait osé encore plus ; et Julia lui avait souri à son tour. Enfin il avait déclaré qu'il aimait et Julia n'avait pas paru indifférente, tellement que cet amour avait poussé des racines profondes dans le cœur de la jeune fille et n'avait fait que s'accroître dans ses chaînes.

Appelons le jeune Villebon et disons qu'il était l'oublié que Mlle. Dedru avait aperçue ; nos lecteurs l'eussent deviné eux-mêmes.

PÉTRO.

(La suite au prochain numéro.)